

François JOST, dir., *Pour une télévision de qualité*

Paris, Ina Éd., coll. Médias essais, 2014, 217 pages

Érik Neveu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10264>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10264](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10264)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 364-365

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Érik Neveu, « François Jost, dir., *Pour une télévision de qualité* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10264>

Tous droits réservés

Si Henry Jenkins s'applique à démontrer et à expliquer comment les communautés interprétatives de fans acquièrent un savoir culturel accru leur permettant de s'exprimer et de s'approprier la culture transmédiatique, il n'en reste pas là. Ce type d'intelligence collective acquise permettant au public d'agir et d'interagir sur les œuvres médiatiques par le biais des nouveaux outils ne reste pas cloisonné dans la sphère du divertissement. Au contraire, il imprègne le comportement public, voire politique. Cet entrelacs entre culture populaire et culture publique et politique est analysé dans le chapitre 6 (pp. 253-286) et aussi dans la postface (pp. 309-332) ; l'usage de Photoshop, du montage et de *Youtube* facilitent la création des (cyber)-espaces hybrides au sein desquels la culture populaire s'infiltré dans la sphère publique et devient commentaire et prise de position politiques. Selon Henry Jenkins, les possibilités (de la part des usagers) de manipulation des images, de travestissement des documents médiatiques et de parodie présentent des vertus pédagogiques. Pour le chercheur, ces transitions médiatiques amènent des évolutions parallèles au fonctionnement des institutions.

Henry Jenkins emploie la méthode heuristique, se servant des événements et phénomènes médiatiques populaires comme points d'entrée à l'analyse ; c'est précisément là que le caractère pédagogique de l'ouvrage réside. À notre sens, cela présente l'un des mérites majeurs de ce livre, l'exploration d'outils analytiques pouvant s'adapter à une série d'usages transmédiatiques en pleine effervescence et évolution ces dernières années.

Ioanna Vovou

*Ceisme, université Sorbonne Nouvelle – Paris 3,
université Panteion, GRE-176 71
ioannav@wanadoo.fr*

François Jost, dir., *Pour une télévision de qualité*
Paris, Ina Éd., coll. Médias essais, 2014, 217 pages

L'ouvrage repose largement sur une sélection des communications présentées lors du colloque *Qu'est-ce qu'une télévision de qualité ?* tenu à Paris à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 du 12 au 14 septembre 2012. Il regroupe une vingtaine de contributions distribuées en quatre parties.

La première se demande comment « Définir la qualité », question sur laquelle le chapitre inaugural de François Jost a le mérite de proposer un panorama qui met bien en lumière la diversité des critères. Sont-ils extrinsèques avec de bons et de mauvais genres télévisuels, la présomption de qualité étant liée au

dessein d'éduquer ou à la proximité à des genres culturels nobles ? Faut-il chercher les critères dans les propriétés de l'œuvre en terme de qualité filmique, de la créativité ? Est-ce le jugement du public qui doit primer, mais alors se réduit-il à la logique du plébiscite et de l'audience maximale ? Enfin, la qualité ne peut-elle se définir à l'aune de desseins (éducatifs, civiques) ou de critères moraux qui inspireraient production et diffusion ? La deuxième partie cherche à éclairer une « histoire du concept ». Les contributions de Sylvie Pierre puis de Marie-France Chambat-Houillon mettent spécialement bien en évidence tant la logique initialement « populicultrice » de la télévision française que l'ambivalence du moment de transition libéral marqué par les réformes de la présidence de Valéry Giscard d'Estaing. L'ouverture à la concurrence se double là de la quête d'outils objectivants de mesure d'une qualité appuyée sur une série complexe de paramètres. Typique de cette séquence de transition, l'objectif est de pondérer la logique mécanique des audiences par un (modeste) coefficient d'évaluation de la qualité venant rééquilibrer les dotations budgétaires. La troisième interroge la « qualité de programmes » en déclinant à la fois les genres télévisuels et les expériences nationales (Italie, Argentine, Brésil). Une ultime partie, « Les voies de la légitimation », se fixe sur quelques dispositifs de consécration et de hiérarchisation *via* la critique (*Télérama*), l'institution du festival de Monte-Carlo, mais aussi les commentaires que les téléspectateurs font circuler sur *Twitter*.

Tout éditeur d'actes de colloque sait la complexité de pareil exercice. Il faut s'employer à la fois à sélectionner les meilleurs papiers et à se montrer diplomate avec ses hôtes, restituer la variété des focales et des approches qui se sont exprimées tout en sachant que de bonnes questions ont pu ne pas susciter de fortes réponses. Il faut encore parvenir à les regrouper dans des sous-ensembles cohérents des textes dont les affinités n'existent parfois que par le volontarisme performatif d'une préface ou d'un chapeau de partie. Cet ouvrage n'échappe pas à ces contraintes, et ce qui est une richesse – la réelle ouverture internationale des contributeurs, la diversité des périodes et genres mobilisés – devient parfois un facteur supplémentaire de dispersion, d'autant que, hormis le bon chapitre initial de François Jost, l'ensemble ne dispose pas de ces équivalents du fléchage routier que sont des introductions de partie problématisées. Le lecteur peut donc parfois avoir le sentiment que la logique du coupé-collé a contaminé certaines composantes du livre, et qu'il doit en quelque sorte fabriquer un sens, ou plus modestement bâtir des questionnements

transversaux entre des textes éclatés et de valeur inégale où le stimulant côtoie le fade.

Suggérons peut être une de ces pistes. Un des fils d'Ariane possibles du livre serait la relative rupture entre un temps où des autorités – souvent celles de la télévision publique – revendiquent sans complexe à la fois une connaissance de ce qu'est la qualité et le droit et l'obligation morale d'offrir à un public sans grand discernement autonome cette qualité. C'est le moment « populiculteur », marqué par une vision de la qualité comme liée à des genres proches de la culture légitime, à des desseins pédagogiques, où même le récréatif ne doit pas glisser dans la facilité. Un demi-siècle plus tard, il est aussi facile que tentant d'en brocarder le paternalisme et la condescendance... en oubliant peut-être de re-contextualiser ces visions et politiques dans un monde où le capital culturel avait un statut symbolique, un pouvoir de promotion sociale qu'il a en bonne part perdu. Les deux très pertinentes contributions du volume dédiées à Home Box Office (HBO) peuvent suggérer la révolution symbolique qui s'est opérée à partir des années 80. La télévision de qualité serait aujourd'hui (en particulier) HBO et donc la légitimation de genres spécifiquement télévisuels, produits avec des moyens importants, mais revendiquant aussi une sophistication, qu'elle soit dans la qualité de l'image et des arcs narratifs, dans une réelle complexité des intrigues. Bref, les professionnels de la télévision se seraient émancipés de la tutelle pesante des professeurs, hauts fonctionnaires et autorités de contrôle, consacrant une définition en quelque sorte indigène de la qualité, donnant aussi à la télévision le prestige d'une forme culturelle produisant des Œuvres à majuscule. L'intérêt du volume est alors de faire contrepoids à cette lecture tentante par deux fortes mises en garde. Et si la réussite la plus singulière d'HBO avait été d'enrôler une bonne part des spécialistes de « television studies » et les publics intellectuels comme ses hérauts et vrp... ce qui, tout en le relativisant, ne défait pas totalement le rôle de poseurs de normes issus des groupes à fort capital culturel ? L'apparente consécration de la télévision comme art, la réappropriation d'un pouvoir de consécration par les professionnels du média masquerait alors en partie une continuité dans le pouvoir détenu par des intellectuels et agents extérieurs à la création télévisée d'en définir l'excellence. Et si le fait de polariser le débat sur les produits HBO avait aussi comme effet de pérenniser l'existence d'une « télévision invisible », celle des *talk shows*, des feuilletons rediffusés *ad nauseam*, des jeux... Beaucoup restent tenus pour assez ignobles, ce qui invite à ne pas y perdre son temps et à ne pas alimenter un débat sur une qualité qui leur serait manifestement étrangère. On voit aussi là l'intérêt de la contribution

finale de Virginie Spies sur les commentaires relatifs à la qualité *via Twitter*. Il y a là une porte possible vers une ouverture sur des discours profanes, sur une autre parole concernant la qualité que celle des importants et des savants.

Erik Neveu

Crape, IEP de Rennes, F-35700
erik.leteure@wanadoo.fr

Bill Kovach, Tom Rosenstiel, *Principes du journalisme. Ce que les journalistes doivent savoir, ce que le public doit exiger*

Trad. de l'américain par Monique Berry, Paris, Gallimard, coll. Folio actuel, 2014 [2001], 384 pages

Dans les sociétés postmodernes, dites sociétés de l'information (et de la communication), l'accélération constante du flux de l'information, la montée en puissance des dispositifs sociotechniques numériques de communication et la multiplication des affaires politico-financières réaffirment avec force et vigueur la nécessité d'un journalisme en phase, non pas avec les pressions financières et politiques, mais avec les attentes de citoyens de plus en plus lassés par les duperies et les mystifications qu'ils subissent et doutant de plus en plus fréquemment de la véracité des informations qui leur sont présentées : la couverture médiatique – étant allée jusqu'à de la désinformation – à propos de faux charniers qui auraient été découverts en 1989 à Timisoara en Roumanie lors de la Révolution ayant abouti à la chute du dictateur Nicolae Ceaucescu.

Le livre *Principes du journalisme. Ce que les journalistes doivent savoir, ce que le public doit exiger* a été co-écrit par les journalistes américains Bill Kovach – ancien conservateur de la Nieman Foundation for Journalism à Harvard et président du Committee of Concerned Journalists – et Tom Rosenstiel – ancien responsable de la critique des médias au *Los Angeles Times* et actuel directeur du Project for Excellence in Journalism.

Dans cet ouvrage stimulant structuré autour de dix chapitres – consacrés à la fonction du journalisme (pp. 23-60), au goût de la vérité (pp. 61-85), au rapport des journalistes avec le public (pp. 86-123), à la nécessité de vérifier les faits (pp. 124-168), à l'importance de l'indépendance d'esprit (pp. 169-199), à la dimension citoyenne et politique (pp. 200-235) du journalisme perçu comme une véritable *agora* (pp. 236-261), à la nécessité de mobiliser le public sur des sujets importants (pp. 262-290), à l'importance d'un traitement identique de tous les sujets (pp. 291-321) et enfin au nécessaire devoir de conscience des journalistes (pp. 322-351) –